

Mes élèves, un drame et des mots

Mercredi 14 janvier 2015

Que leur dire...

Le prof, c'est un être humain qui gère de l'humain, et l'histoire de chacun donne une coloration à la manière dont nous dialoguons à chaud avec nos élèves sur des événements tragiques comme ceux survenus en cette semaine de rentrée. J'ai un bagage, et je savais jeudi dernier qu'il allait me falloir compter avec, quand bien même je devais « être prof ».

Mon histoire, c'est la sidération pendant les trois jours qu'ont duré les attentats de Bombay en 2008, qui ont laissé la ville groggy pendant des mois ; ceux aussi de 2011 qui ont tué à quelques centaines de mètres de chez moi. Le fait en tant qu'Occidentale d'être cible potentielle s'est ajouté à mon histoire parisienne et de voyageuse, d'avoir conscience que cela peut sauter n'importe où, n'importe quand. De savoir par mon histoire familiale que cela peut VRAIMENT dériver n'importe quand. J'ai retenu de cela le besoin de se réunir, de se serrer, de parler encore et encore, et d'accepter les regards qui se croisent et s'embuent : **l'élan viscéral de se sentir humain, solidaires, de partager la peine et l'angoisse**. C'est avec cette idée que je suis entrée dans une salle des profs bouleversée.

Mon histoire, ce sont aussi les cris « Vive Al-Qaeda, vive Ben Laden ! » proférés par des 4^è devant les attentats de Madrid au début de ma carrière : colère, indignation, incompréhension, et l'absence de réponse institutionnelle à cela. Mes élèves n'avaient-ils donc pas d'empathie ? de retenue ? étaient-ils tous des militants potentiels de l'intégrisme armé ?

Un peu plus d'expérience m'a appris qu'ils étaient surtout des adolescents ; qui plus est, des ados élevés au pied d'un HLM du Val-d'Oise, enfermés dans un microcosme dont ils savaient déjà pertinemment qu'ils ne sortiraient jamais. Les vacances, c'était avec un sourire éclatant aller voir leur tante à Villiers-le-Bel. Des ados dont l'univers était pour nombre d'entre eux marqué par un non-dit absolu sur l'histoire familiale, le pourquoi de l'émigration (et je le vérifie encore aujourd'hui), si ce n'est « la guerre ». L'enfermement, géographique, corporel, intellectuel, culturel et historique.

Voici les élèves auxquels j'allais m'adresser. Mes élèves.

Alors eux d'abord

J'ai commencé chacun de mes cours en leur disant : « il s'est passé quelque chose de grave, qui touche de nombreuses personnes et qui touche à plein de choses. Quelqu'un peut raconter ce qui s'est passé ? ». **J'ai refusé d'encadrer leur pensée, de recourir au bouclier des programmes** : faire rentrer le réel dans des définitions et des cases érudites créées par des adultes pour des

adultes. J'ai refusé de partir du principe que j'allais contrer frontalement, du haut de ma position d'adulte et de prof, les éventuels dérapages : quand il faut lutter pied à pied contre des thèses fallacieuses, des idées dangereuses, il faut laisser les ados s'exprimer librement plutôt que de se protéger en réduisant immédiatement leur lecture à « liberté d'expression », « liberté de la presse », « laïcité ». **Les grands concepts viendront après, peut-être, selon ce qu'ils diront.**

Il s'est avéré que presque tous avaient suivi avec attention le déroulement des événements. Ils avaient retenu les noms, les lieux, les hypothèses déjà avancées par les médias. Ils avaient pour certains une lecture bien arrêtée, oscillant entre le « ouais Charlie Hebdo est allé trop loin mais en même temps ça ne se fait pas de tuer » et le « c'est n'importe quoi, c'est pas des musulmans ça » et « en même temps, hein, la classe d'avoir une kalach ! ». Le travestissement de l'émotion, les mots et les provocations de purs ados. Mais ils étaient en demande de clarification, tout autant que nous.

Et ça, chercher le pourquoi, c'était déjà une victoire.

La disproportion

Dans l'attentat contre Charlie Hebdo, l'inadéquation entre l'insulte et la riposte n'est pas du tout venue à l'esprit de la plupart de mes élèves. Il faut dire que ces derniers se battent jusqu'à casser des nez, avoir la bouche en sang, se faire fracturer un tibia, pour une insulte : pour des mots proférés dans une classe, un couloir ou une cour de récréation. Juste des mots. Réellement du sang, réellement des plâtres. Dans une large proportion, ce sont aussi des élèves qui connaissent les coups comme réponse à des notes scolaires, des paroles, des soucis familiaux. Et quand ils s'intéressent d'eux-mêmes à la géopolitique, c'est uniquement au conflit israélo-palestinien, vu au prisme encore de la disproportion : de pauvres hères dépenaillés et affamés dans les ruines de Gaza face à la mécanique huilée et ultra-puissante d'Israël. **La disproportion est constitutive de leur vision du monde**, elle est naturelle et fait loi. Je soupçonne même qu'il y ait un peu de Schadenfreude dans l'attitude de certains, si les coups tombent sur quelqu'un d'autre, c'est qu'ils ne tombent pas sur moi.

Alors là, j'ai repris la parole. J'ai comparé, donné des exemples simples. J'ai fait appel à leur sens de l'équité, très éveillé à cet âge-là le plus souvent. Où se trouve la gloire à frapper plus fragile que soi ? Où se trouve l'héroïsme dans la kalachnikov qui anéantit le crayon ?

La compassion variable

Dans leur description des faits connus, leur compassion était quasi nulle il faut bien l'admettre. Tout d'abord parce que Charlie Hebdo ne signifie absolument rien pour eux : par leur âge, leurs centres d'intérêt, leur milieu social, ils ne le lisaient pas, n'en connaissaient pas les dessinateurs et il n'y a aucune raison pour que des gamins nés entre 2000 et 2004 aient eu ce journal entre les mains. Et l'empathie quand on est ado, elle est d'abord pour son nombril, j'en veux pour preuve les hurlements de rire quand un élève tombe de sa chaise. Charlie Hebdo leur évoquait aussi une

polémique sur la représentation de Mahomet parce que, uniquement, les médias l'avaient rappelée dès mercredi.

La compassion variable est un trait humain pointé du doigt à chaque catastrophe aérienne ou géologique : l'empathie est créée par la proximité réelle ou supposée avec les victimes, et nous pensons le monde en terme de proximité géographique (ce qui arrivait en Inde m'émouvait encore plus quand j'y vivais), religieuse (les églises brûlées et les chrétiens massacrés dans l'Est de l'Inde ou en Birmanie, avec les musulmans au passage, par les hindous et les bouddhistes touchent profondément des catholiques de mon entourage), ethnique pour certains (cela ne fait pas partie de mes cadres mais je le conçois).

Comme mes élèves ne sont pas moins humains que les autres, **leur émotion s'est dévoilée** quand ils ont entendus les noms de Ahmed Merabet, de Mustafa Ourrad, quand ils ont vu la couleur de peau et le nom de Clarissa Jean-Philippe. La proximité culturelle, ethnique. Et étrangement, l'âge a fait mouche aussi : ils se sont indignés en prenant conscience que certains des dessinateurs étaient des « papys ». Des papys armés d'un crayon, face à des kalachnikovs tenues par des trentenaires.

« Ah ouais, là, c'est abusé quand même... »

Il n'y a pas de fumée sans feu

Mais dans un univers fait de sanctions et de coups, lorsqu'il arrive quelque chose c'est qu'on l'a un peu cherché, non ? C'est sans doute l'argument qui revient le plus de la part des élèves, avec en ligne la polémique originelle, les caricatures de Mahomet, et la Une un peu trop fine pour qui veut ne trouver que de l'insulte partout dessinée par Cabu. Je n'ai pas eu besoin de leur projeter quoi que ce soit : apparemment, tous les avaient vues ou faisaient semblant de les connaître. Et de surenchérir sur le fait qu'ils avaient aussi regardé la vidéo où Ahmed Merabet se fait exécuter, ainsi que celles des journalistes régulièrement assassinés par Daesh.

Horreur... ou bien peut-être les rodomontades et roulements de mécanique d'adolescents...

Toujours est-il que le journal l'avait bien cherché, et donc avait mérité la punition. On rejoint là les réflexions qui surgissent souvent pendant l'année témoignant selon moi du besoin de justifier la terreur : si les nazis ont voulu exterminer les Juifs, si « tout le monde » déteste les Juifs, c'est que quelque part... ils ont fait quelque chose pour le mériter. L'enfant comme l'adolescent a besoin d'une explication à l'horreur, et quand bien même la peine est disproportionnée, ils établissent une réciproque immonde mais « logique » : si tu fais quelque chose, tu es puni ; si tu es puni, c'est que tu as fait quelque chose. Alors les dessinateurs de Charlie Hebdo l'avaient nécessairement cherché. **Sinon, c'est que le monde ne tourne pas rond...**

Que mes élèves n'aient aucune idée de ce que contenait et contient le reste du journal, les caricatures vitrioleuses de Le Pen, du pape, de Dieudonné, de Sarkozy, d'imams et de rabbins, de tout le monde en fait n'a aucune importance. Charlie dans leur imaginaire est le journal d'une seule

chose, qui aurait touché leur âme et leur conscience, la représentation du Prophète. « Sérieux, ça ne se fait pas, ça, c'est de l'irrespect Madame ! » .

Alors parlons un peu de respect.

L'oukaze du respect

Cette notion, on en a badigeonné mes élèves depuis leur plus tendre enfance. Elle est devenue depuis une vingtaine d'année le quatrième mot à ajouter à la devise de la République, en banlieue pauvre en tout cas : le Respect, ce sera le cadre de pensée qui empêchera un peu la marmite d'exploser. Comme le mot « tolérer » (quel mépris : tolérer, c'est accepter de subir !), **le respect a tellement été vidé de sens qu'il s'applique à tout indifféremment** : on doit « respecter » les autres, accepter leur couleur de peau tout en cédant la place aux personnes âgées, ne pas cracher par terre et écouter l'opinion des autres, ne pas couper la parole aux professeurs et ne pas insulter les élèves. **Ce respect-là, tel qu'il a été enseigné, cela s'appelle la politesse.**

La loi elle ne s'occupe pas de politesse, mais ça mes élèves ne le savent pas. Pour eux, Charlie et tout le monde est contraint par la loi d'être poli et précautionneux : ne pas insulter la religion des autres, ne pas moquer les convictions des autres puisqu'il est écrit que « Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses » . Inquiéter, embêter, moquer, respecter : c'est du pareil au même. De plus, la loi de 1905 reconnaissant toutes les religions et leur pratique, comme la pratique de l'Islam implique de ne pas représenter Mahomet il est imposé à tous de ne pas insulter les croyants musulmans en représentant Mahomet... Raccourcis, contre-vérités, mésinterprétations, raisonnements erronés : là, on le sait, il y a du boulot et ce n'est pas avec la portion congrue d'heures de cours que l'histoire-géographie-éducation civique reçoit avec des programmes pantagruéliques qu'on en arrivera à bout.

La relativité des lois

Et puis, il faut revenir à Antigone.

Expliquer encore et encore à des esprits pétris de religieux, et pas seulement d'Islam mais aussi de christianisme évangélique, que la religion est une conviction personnelle, qu'elle n'est pas au-dessus de la loi quand bien même elle importe à notre esprit, notre cœur, nos traditions. Qu'il ne peut pas y avoir blasphème dans un journal français, puisque les dessinateurs n'étaient pas musulmans, qu'ils n'ont pas obligé les musulmans à dessiner des images du Prophète, qu'ils ne les ont pas obligés à les regarder ou à acheter le journal. Et parce que tout simplement, le délit de blasphème n'existe pas en France.

Ils comprennent très bien que chaque pays a ses lois, mais leur inexpérience leur empêche de savoir qu'une personne qui se déplace est soumise aux lois du pays où elle se trouve. Je leur ai raconté la déférence absolue due au roi de Thaïlande et à ses photos quelle que soit notre nationalité, je leur ai dit l'interdiction pour moi, femme, de conduire en Arabie Saoudite alors que j'ai le permis, de me

rendre et me déplacer sur le territoire si je ne suis pas accompagnée d'un tuteur, père, frère, mari ou fils, alors que je suis indépendante. Parce que c'est la loi, quand bien même elle offense mes convictions personnelles et éventuellement religieuses. La loi humaine est au-dessus des lois divines. Sauf dans les pays où il est clairement dit que c'est la loi religieuse qui fait loi. Mais ce n'est pas le cas en France. **Il y a là une nécessité de hiérarchiser, de séculariser la pensée, avec des élèves qui ont du mal à faire la part des choses.**

Expliquer enfin qu'une tradition religieuse ne concerne que les croyants de cette religion, pas les pratiquants d'autres religions ou les non-croyants. Ce qui est évidence pour moi, adulte et athée, ne l'est pas du tout pour eux. Je n'ai pas, habitant avec toi, à exclure le porc de mon assiette si ta religion implique de ne pas en manger : **il en va de la politesse que lorsque je cuisine, je te propose un plat sans porc, mais qu'il en va aussi de la politesse que tu ne m'imposes pas de manger sans porc** (tiens, ça me rappelle mon billet sur le végétarisme ça...). Tu ne m'imposes pas tes contraintes, je ne t'impose pas les miennes : c'est ça, la politesse, le « respect ».

Compliqué. Il faudra y revenir, encore et encore.

L'art du professeur.

Le « deux poids deux mesures »

Progressivement apparaît en dialoguant avec les élèves un sentiment sous-jacent qui parcourt bien des cours d'histoire. Le sentiment de ne pas être écoutés, de ne pas être entendus surtout.

Evidemment c'est en grande partie lié à cet âge où l'on rit et crie fort dans les rues pour se faire remarquer, l'âge où l'on surjoue l'agressivité en pensant que c'est de la personnalité, l'âge où pour s'affirmer soi on s'affirme avant tout contre tous. Mais il y a aussi, notamment pour mes élèves d'origine algérienne, une mémoire occultée faite de confusions, de non-dits et de sang : bien souvent à l'origine de la migration de leurs parents, et non de leurs grands-parents, la Guerre d'Algérie est un point de cristallisation. Mes élèves confondent en toute candeur la guerre d'indépendance et la guerre civile, en font un récit manichéen...

Mais si vous saviez. La demande pressante, presque une supplique, chaque début d'année dès la 6^è : « Madame, on parlera de la Guerre d'Algérie cette année ? » . Si vous saviez le poids mémoriel, le travail énormissime qu'il y a à faire pour rendre droit de cité à une mémoire qui empoisonne ces gamins et nous avec, un désir de vengeance fondé sur rien, un besoin que soit reconnue une souffrance endossée par chaque génération. Pas un mea culpa mais un véritable travail d'historien et de pédagogie pour donner des pistes, un cadre de réflexion, une place réelle dans les mémoires et pas un cours-croupion, qui permettrait à ces élèves et à ces jeunes d'accéder à une reconnaissance après laquelle ils désespèrent.

L'étape suivante ? Comme ces ados ont souvent l'âge émotionnel d'un enfant de 3 ans, pire que de ne pas être écouté, c'est avoir le sentiment que d'autres sont plus écoutés que nous.

Le sentiment d'injustice est alors décuplé.

Se rendre intéressant

La dieudonnisation fonctionnant bien, la question des Juifs et de la Shoah est de temps à autre soulevée par un élève plus provocateur ou plus volubile que les autres. Cela prend la forme du « on parle trop des Juifs et pas assez de « nous » », « on peut blaguer sur les Arabes mais pas sur les Juifs ». Si l'on enlève les mots qui heurtent et que l'on écoute le ton, on entend effectivement « moi, moi, moi ».

J'ai au début de ma carrière été désemparée de devoir expliciter ce qui relève de l'empathie, de l'humain, de la finesse, ou peut-être d'une éducation. Mais j'explique. Rire de la mort de 6 millions de personnes, femmes et enfants compris, dans des circonstances d'une cruauté infinie est aussi peu adéquat, drôle et pertinent que de faire de l'humour sur les tortures en Algérie ou les conditions et les conséquences de la traite négrière. Que faire de l'humour, c'est pointer une contradiction (du type : « t'es une fille, t'as pas de shampoing ? » ... nan, désolée, c'est pour me détendre un peu...) et la mettre à distance pour faire passer un message, ou détendre l'atmosphère sur un sujet sensible ou douloureux. Voyez le Charlie Hebdo d'aujourd'hui en la matière...

S'ajoute parfois l'argument que si les synagogues et les écoles juives sont protégées, c'est parce qu'« il n'y en a que pour les Juifs et qu'ils veulent se rendre intéressants ». Il y a l'idée qu'être protégé c'est être faible, ou bien auréolé de prestige : comme une star ou un footballeur, on est quelqu'un d'important. Donc si les Juifs sont protégés... c'est qu'ils sont plus importants que les autres ?

Lutter pied à pied, doucement, ne pas tomber dans le panneau de la confrontation, opposer des faits, des faits, des faits. Rappeler que des Juifs ont été tués à Toulouse, dans une école, récemment et uniquement parce qu'ils étaient juifs. Et que l'HyperCasher n'était pas une épicerie choisie au hasard mais parce que juive et fréquentée par des Juifs. La menace est réelle et concrète. Il y a des morts au bout.

Et puis raisonner un peu par l'absurde. Leur demander s'ils désirent donc que des musulmans soient tués dans un attentat contre une mosquée pour enfin « avoir la chance et le privilège » de vivre une vie surveillée ? D'aller à l'école coranique accompagnés par des policiers ? Leur demander aussi s'ils pensent que les gamins de Peshawar trouvent ça drôle d'avoir gagné le privilège d'aller à l'école protégés...

La spécificité de l'antisémitisme

Mais le plus intéressant dans tout cela, c'est de revenir aux mots.

Une des questions qui hérisse mes élèves, c'est de savoir... pourquoi on a besoin d'un mot différent dans la loi et dans le vocabulaire quotidien pour qualifier la haine des Juifs ? Leur interrogation est

sincère et récurrente, parce qu'elle introduit encore cette idée que « pour les Juifs, c'est toujours différent » .

Le racisme est un des autres sujets transversaux de la scolarité de mes élèves, on l'aborde par les programmes, on l'aborde par les projets dès le primaire. Le racisme opère sur des critères d'ethnie, de religion, d'origine géographique etc. Dans leur idée, l'antisémitisme devrait être intégré sous le concept de racisme. Et c'est peut-être ce qui m'a demandé le plus de temps à clarifier pour moi-même... pourquoi le racisme est-il distinct de l'antisémitisme... que recouvre donc cette notion d'antisémitisme...

... rien. Rien de concret. Ce n'est pas une question de pratique religieuse ou de concurrence. Ce n'est pas une question de couleur de peau. Ce n'est pas une question d'origine géographique. Ce n'est rien de physique, de culturel, de politique, ce n'est rien de tout cela. Peut-être la réflexion la plus édifiante à cet égard a été celle d'une élève me disant « Madame, quand on va dans le quartier des Juifs, ils nous regardent bizarrement » .

Voilà. **Le rien absolu. Et tout ce qui s'engouffre dedans** : les fantasmes et les rumeurs, tout peut avoir un sens puisque de toute manière, l'antisémitisme ne repose sur aucun critère concret. Tout peut donc venir l'alimenter : un peuple différent (rare), l'argent (toujours), la puissance occulte (moins à leur âge), la manipulation (plus). Le fantasme qui perdure depuis les débuts du christianisme, avec ses couches qui s'ajoutent à chaque crise de l'histoire : les rites sanguinaires du Moyen Âge, le critère du sang introduit par les rois espagnols, l'âpreté au gain des grands argentiers du roi et de l'industrie etc.

« Alors Madame, pourquoi leur tape-t-on dessus s'ils n'ont rien fait ? » . Pharmakos, le bouc émissaire, El Fennec me rappelant très justement ce proverbe shadok :

Alors ?

Un prof est sous le feu nourri de mille questions à la fois. Le dialogue est possible mais le débat serein ne l'est pas tant nous sommes tous face à nos limites quand ce qui nous semble évident, moralement et socialement, est mis en cause. Nous sommes en première ligne d'une lutte pour laquelle nous n'avons que trop peu de moyens, humains et horaires. Pas besoin de textes pétris de bonnes intentions, pas besoin de liens vers des séquences sur la liberté d'expression, pas besoin d'émission sur « comment parler des attentats avec les élèves » : donnez-nous des médecins scolaires, des assistantes sociales, des COP, des assistants d'éducation, des éducateurs, des profs payés et traités correctement. Donnez-nous des heures pour aider à réfléchir, interroger et comprendre le monde dans lequel nos élèves vivent et sont amenés à prendre part. Tout simplement.

Les propos de certains de mes élèves, rares pour les provocateurs, plus nombreux pour les « testeurs », paraissent outranciers ? Écoutons-les. Que nous disent-ils d'eux, de notre société, de

nous ? **Ces élèves tâtonnent. Questionnent. Répètent. Provoquent. Essaient d'interpréter à partir des seuls cadres de pensée dont ils disposent.** Ce sont des adolescents qui sont en train de se former. A les contrer en ridiculisant leurs vues que nous jugeons étrequées, passéistes et dangereuses, nous perdrons à chaque fois. Ce sont des ados et nous sommes des adultes. Écoutons-les avant de les qualifier de « graine d'islamistes »...

Note : la véritable marche républicaine commence maintenant. La question de l'École certes, mais de tout le reste aussi. Les services sociaux, le milieu carcéral, la prise en charge psychiatrique : tout cela relève de notre engagement de citoyen. Jusqu'où et comment sommes-nous prêts à nous engager ?

Réactions de lecteurs :

Très intéressant. On a lu son témoignage à trois : mon époux, notre fils de 14 ans et moi.

Intéressant : nous avons fait un travail de vocabulaire avec notre fils sur la différence entre continuer une action tout en sachant les risques encourus et "chercher" ce qui vous arrive.

Isabelle BOUSQUET – pasteur

Ce beau témoignage est très important, car à mon avis il évite deux écueils :

- celui du discours "catastrophiste", tenant pour définitifs certains positionnements d'élèves, en ne considérant que la voie de la répression pour éliminer certains comportements ;
- celui du discours "angélique", niant la triste réalité de l'antisémitisme et du "complotisme" qui se sont banalisés, hélas, dans une partie de la jeunesse scolarisée.

Contre à la fois ces discours d'adultes, et les discours déstructurés de ces jeunes là, est un défi difficile auquel s'est attelée cette enseignante.

Son témoignage, en tout cas, mérite d'être partagé et c'est pourquoi je mets en copie notre Président et notre Secrétaire Général.

Jean CORCOS - Vice Président de la Fraternité d'Abraham